

IV.

OBSERVATIONS ARCHÉOLOGIQUES SUR LES OASIS MÉRIDIONALES
DU SAHARA ALGÉRIEN.

La partie du Désert qui s'étend entre Nefta (Tunisie) et l'Oued Souf (environ 140 kilomètres à vol d'oiseau), n'offre aucune trace romaine, ce qui devait être dans un pareil pays que l'on parcourt, mais que l'on n'habite pas. La route que j'y ai suivie en 1850 est plus méridionale que celle des caravanes : elle m'était imposée par la nécessité d'éviter les Oulad Rechache, fraction des Nememcha alors en révolte contre l'autorité française et qui s'était réfugiée dans cette partie du Sahara.

OUED SOUF.

Ce canton tout de sables compte sept bourgades bâties en maçonnerie et qui se partageaient, lors de mon passage, en deux fractions distinctes : les Oulad Seoud qui reconnaissaient la suprématie des cheikh de Tougourt et comprenaient Kouinin, Tar'zout, Zgoum; et les Achache, alliés de Temacin, établis à El-Oued, Guemar, Behima, Debila et à la Zaouïa de Sidi Aoun.

J'ai visité toutes ces bourgades et ai même fait séjour dans les deux principales, surtout à Kouinin, et je n'y ai pas rencontré le moindre vestige antique. Mais s'il n'y a aucune trace matérielle de la domination romaine dans ce pays, on y retrouve beaucoup de souvenirs qui s'y rapportent.

Ainsi, les savants de Tar'zout m'ont dit que, du temps des anciens chrétiens, leur ville s'appelait *Djelhéma*.

Une tradition plus générale est celle qui se rapporte au nom du pays. Les *Souafa* prétendent que, du temps de ces mêmes anciens chrétiens, une rivière abondante appelée *Oued Izouf* (la rivière qui murmure) coulait dans leur contrée du Nord au Sud. Mais les chrétiens, forcés de se retirer devant l'Islam victorieux, l'enfermèrent sous terre, ainsi que tous les autres *oued* sans eau qu'on rencontre dans ce canton.

Oued Izouf altéré est devenu oued Souf.

Cette tradition qui attribue aux chrétiens la disparition des cours d'eau du Sahara est répandue dans tout le Désert. Elle peut s'expliquer jusqu'à un certain point en ce sens que la retraite de la civilisation chrétienne produisait nécessairement un retour à la barbarie.

Les gens de Guemar m'ont dit qu'à une journée au Nord de leur bourgade, sur la route des Ziban, il y a une ville romaine appelée *Gart et-Tir* où l'on trouve de grosses pierres taillées et des fûts de colonnes. Le mot *Gart*, qui peut aussi se prononcer *Kart*, rappelle une désignation carthaginoise bien connue ; mais il a également une signification en arabe.

Toutes les fois que j'ai pu visiter des ruines que les Sahariens me disaient être romaines, il s'est toujours trouvé qu'elles ne l'étaient pas. Il est bien possible qu'il en soit de *Gart et-Tir*, où je ne suis pas allé, comme de tous les autres points déclarés antiques sans aucun fondement.

OUED RIR'.

L'histoire de mes recherches archéologiques dans ce canton se composera d'une série de désappointements.

Tougourt, d'abord, ne m'a pas offert trace de matériaux antiques. D'ailleurs, la ville actuelle n'est pas celle des anciens temps. *Tougourt el Kedima*, comme on appelle celle qui l'a précédée dans l'ordre chronologique, se trouve à environ deux kilomètres de là, au milieu des palmiers de Nezla.

Cependant, les *Rouar'a* me parlaient beaucoup de villes romaines dont on voyait les restes dans la partie septentrionale du Rir', dans des lieux écartés des routes actuelles. Je m'empressai d'aller les visiter.

J'allai d'abord à *El Adama* qui est à environ 33 kilomètres au Nord-Est de Tougourt. Sur le terrain où l'on disait qu'une ville romaine avait existé, je ne trouvai que les ruines d'un village saharien bâti en terre. La porte de la cité antique qu'on me montra ensuite était tout simplement un petit col entre deux mamelons sans vestige aucun de construction.

Je vis ensuite *Aïn Sefla*, fontaine romaine, — disait-on, — que les anciens chrétiens avaient fait rentrer sous terre. C'est environ à 3 kilomètres à l'Est du point précédent, dans la sebka de Bel Embarak. Il y avait là une source au milieu d'un fouillis de roseaux entourés d'une ceinture de fange qui ne permettait pas d'approcher. Cela faisait supposer que la disparition de l'eau n'était pas aussi complète que mes informateurs le prétendaient. Du reste, nul indice de constructions.

Quoiqu'un peu découragé par ces deux échecs successifs, je poussai jusqu'à *Djellaoun* où mes guides prétendaient que j'allais

être amplement dédommagé. Cet endroit est à 3 kilomètres au Nord-Est du précédent.

Là, du moins, si je ne trouvais pas une ville romaine, je vis les ruines d'un établissement assez considérable, divisé en deux parties séparées par une distance de quelques minutes. L'une s'appelle le fort du Sud, l'autre celui du Nord. On y remarque l'emploi de grandes pierres polygonales gypseuses et l'inclinaison des murailles. Cela rappelle, sur une échelle très-réduite, les constructions cyclo-péennes. Ben Djellab, cheikh de Tougourt, que je crois mieux informé que ses sujets, m'a dit que c'était une ville bâtie par les Beni Mzab qui ont été jadis maîtres de ces contrées avant que les nomades les obligeassent à se réfugier dans le pays pierreux qu'ils habitent aujourd'hui.

Voici à quoi se borne l'archéologie négative du Rir' oriental. Ni sur la route de l'oued Souf à Tougourt, ni sur celle de Tougourt à Biskara, ni enfin sur aucun point de cette contrée, je n'ai rien vu que l'imagination la plus complaisante pût transformer en ruines romaines. On va voir si le Rir' occidental est plus riche sous ce rapport que celui-ci.

Dans la partie du Sahara qui s'étend de Tougourt à Ngoussa, on trouve les oasis de Temacin, Bliet 'Ameur, El Goug, Hadjira, Taïbat. Aucune d'elles n'a vestige de ruines antiques.

Ngoussa n'en a pas davantage; mais ses habitants se vantent d'avoir pour fondateur de leur ville une *Française* ! Ils voulaient dire une chrétienne; et c'était pour me faire politesse, à moi, leur hôte, qu'ils lui attribuaient cette nationalité spéciale.

Si j'eusse été un natif d'Albion, ils n'auraient sans doute pas manqué de dire une Anglaise.

Voici, du reste, leur légende. Cherbouche el Kouchi est le père des Beni Ngoussa. C'est sa fille Nkoussa, une chrétienne, qui a fondé leur ville. La construction primitive était à Zgag Ba Mhammed, rue du Père Mahomet, une des rues de Ngoussa. J'ai trouvé en cet endroit une petite koubba dédiée à Ba Mhammed, marabout mozabite. Tout auprès, se trouve un puits qui porte son nom et auquel on descend par quelques marches. Mais il n'y a ni dans cette rue, ni dans aucune autre de Ngoussa, rien qui rappelle l'antiquité le moins du monde.

Un mamelon appelé *El Mour'anem*, et une localité nommée *Ksir oued Nsir*, — qu'on laisse l'un à gauche, l'autre à droite, à quelques kilomètres, quand on est à moitié chemin entre Ngoussa et Ouargla,

— passent aussi pour recéler des ruines romaines. Je ne les ai pas visités et je n'y crois guère, par des motifs qu'on verra plus loin.

A Ouargla, il n'y a absolument rien en fait de restes antiques.

MZAB.

A cent vingt kilomètres au Nord-Ouest de Ouargla, se trouve la ville de Guerara qui fait partie du Mzab, région orientale.

A trois kilomètres Ouest de cette ville, sur une colline isolée, très-abrupte du côté du couchant, sont des ruines d'un village indigène qu'on appelle *Ksir el Hameur*, le petit château rouge, à cause de la couleur du sol et des matériaux qui y sont épars. Au milieu de ces vestiges, j'ai trouvé les substructions d'une tour de trois mètres environ de diamètre. C'était un blocage lié par un mortier très-blanc, composé de très-petits cailloux. Un enduit épais stucqué recouvrait les parois.

Les habitants de Guerara, qu'on m'avait donnés pour guides, ou, plutôt, pour espions, parurent très-contrariés quand je leur dis que c'était un reste de construction des anciens chrétiens. — « A quoi » t'en aperçois-tu ? me dirent-ils, — Au mode de construction et » surtout à la nature du ciment, répondis je. — Si ce n'est que cela » tu te trompes, et nous allons te prouver que celui que nous em- » ployons aujourd'hui est tout semblable. »

J'emportai un échantillon et nous allâmes faire la comparaison. Leur mortier rougeâtre, qui s'effrite sous la pression des doigts, ne ressemblait guère à l'indestructible ciment romain que, sans pitié, je maintenais en regard. Le résultat de cette expérience les contraria plus que la chose ne semblait en valoir la peine. C'est qu'au fond du cœur, ces braves gens se disaient : S'il est constaté que les anciens chrétiens ont été maîtres de notre pays, les chrétiens modernes ne manqueront pas de venir revendiquer leur héritage.

Car leur affreux pays de pierres, sans eau, leur semble quelque chose de désirable ! Lorsque j'eus compris leur pensée, je m'empressai de les rassurer en leur disant que les Français n'abandonneraient jamais les terres fertiles, bien arrosées, bien boisées du Tel, pour s'établir dans les collines rocheuses du Mzab.

La construction romaine qu'on voit à *Ksir el Hameur* aura sans doute été faite par des ouvriers romains pour quelque chef indigène, à peu près comme nous bâtissons aujourd'hui des maisons de commandement pour nos khalifas et nos agas.

Pour faire comprendre les causes de l'absence complète de traces

romaines au-delà d'une certaine limite méridionale, je citerai un passage d'une brochure sur les puits artésiens du Sahara où j'ai précisément traité cette question (p. 19) :

« Déjà fatigué des solitudes désolées qu'il venait de parcourir, Sidi 'Okba s'arrêta (sur les collines de Dour, à 25 lieues au Sud de Biskara) pour contempler les steppes immenses qui se déroulaient devant lui. Pour peu que le mirage y aidât, il dut se croire en face d'une vaste mer. Le panorama était magnifique et capable d'enflammer l'enthousiasme d'un artiste ; mais le chef d'un peuple qui abandonnait un pays de déserts pour chercher des terres fertiles, ne dut pas être enchanté du coup-d'œil. Bref, après une courte inspection, Sidi Okba ne pensa pas que le Rir' méritât l'honneur de sa visite ; et renonçant à pousser plus loin, il *tourna* aussitôt bride vers le Nord. De là, les collines historiques où il inscrivit son *nec plus ultra*, reçurent le nom de *Dour*, que l'on pourrait très-bien traduire par *tourne-bride*, si l'on s'en tenait à la valeur étymologique du mot.

» La chaîne basse de Dour, qui, sous des noms divers, se prolonge fort loin au Sud-Ouest, est quelque chose de plus qu'une limite géographique entre deux cantons : c'est une ligne de démarcation profonde, une sorte de cordon sanitaire naturel ; car, pour me servir du vocabulaire local, elle sépare la terre de la maladie du pays de la santé, les contrées de l'eau des cantons de la soif.

» En effet, au Sud du Dour, des eaux abondantes jaillissent de la mer souterraine, mais aussi les ravages de l'*Oukheum*, cette véritable peste endémique de l'oued Rir', établissent une cruelle compensation. Au Nord, s'étend une contrée saine, mais presque entièrement dépourvue d'eau, si ce n'est auprès des montagnes du Tel.

» L'alternative se trouve ainsi nettement posée pour l'homme blanc dans notre Sahara. Ici, se bien porter, mais mourir de soif ; là, boire à souhait, mais périr de la fièvre pernicieuse. Il n'y a que la race noire des Zenata, mêlée de quelques débris des Sanhadja, qui puisse vivre à toute époque dans cette terre classique de l'*Oukheum*.

» Tout ce qui a la peau plus ou moins blanche : Nomades du Sahara, Troude de l'oued Souf, mozabis ou juifs, s'enfuient précipitamment des oasis du Rir', dès que les eaux stagnantes prennent la plus petite teinte rouge, dès que les mouchérons appelés *Ouche-Ouache* ont commencé à paraître.

» Aussi, les anciens ont respecté cette limite fatale du Dour : j'ai visité avec soin toutes nos oasis méridionales, grandes ou petites,

et je n'ai pu y découvrir le plus léger vestige d'une construction romaine. On a vu que la conquête arabe s'y est arrêtée comme devant les flots de l'Océan Atlantique.

» Les Turcs, en trois siècles de domination, ont franchi trois fois le Dour : Salah Raïs pacha, en octobre 1552, alla jusqu'à Ouargla, tour de force que nul pacha, ni bey, n'a tenté après lui. — Salah, bey de Constantine, vint mettre le siège devant Tougourt, en 1789. Enfin, Ahmed, également bey de Constantine, et surnommé *el mamlouk*, assiégea aussi Tougourt en 1821. Ces rapides incursions ont été suivies de retraites plus rapides encore.

» Je dirai plus tard pourquoi la France fera peut-être plus sous ce rapport que les conquérants qui l'ont précédée ; ce n'est pas qu'on puisse compter sur une colonisation européenne de ce côté. Pour donner une idée du peu de probabilité qu'il y a de réussir à implanter notre race dans les oasis méridionales, je me contenterai de dire que pendant mon séjour à Ouargla, le thermomètre marquait tous les jours à midi, à l'ombre, — et dans le mois de *février*, — de trente-deux à *trente-trois degrés* centigrades au-dessus de zéro ! Cela fait pressentir l'insupportable température qu'on doit y avoir en été. »

Ainsi, il existe dans le Sahara algérien une ligne Est-Ouest, passant par les collines de Dour et El Mihad, entre Ngoussa et Guerara, qui sépare deux contrées dont la plus méridionale est particulièrement inclémente pour les Européens. Cela, je crois, explique d'une manière satisfaisante pourquoi l'on ne trouve aucune trace romaine dans la zone méridionale de nos oasis, tandis qu'il y en a beaucoup dans la zone septentrionale (1).

A. BERDRUGGER.

(1) Nous avons réuni dans les quatre articles qu'on vient de lire — et dont trois sont inédits — quelques notions sur notre Sahara du centre et de l'Est, considérés au point de vue archéologique. C'est un sujet intéressant à peine ébauché et que nous recommandons au zèle des correspondants de la Société. — N. de la R.